

MÉMOIRE ET IDENTITÉ : LA GÉOGRAPHIE AU BACCALAURÉAT, ET AUPARAVANT

Roger Brunet

RÉSUMÉ. *Les nouvelles épreuves de géographie du baccalauréat et la distinction entre carte, schéma et croquis sont cohérentes avec la logique même de l'apprentissage de la géographie et de l'analyse géographique. Mettant en valeur la mémoire et l'identité des lieux et des territoires, elle supposent de placer au centre du travail le « schéma », c'est-à-dire l'identification des formes par référence à des modèles.*

• CARTE • CHORÉMATIQUE • ENSEIGNEMENT • IDENTITÉ • MÉMOIRE • MODÈLE

ABSTRACT. *The new geography exercises for the baccalauréat and the distinction made between map, diagram and sketch are consistent with the very logic of geography teaching and geographical analysis. Highlighting the memory and identity of places and territories, this exercise must focus on the "diagram", i.e. identifying forms in reference to models.*

• CHOREMATICS • IDENTITY • MAP • MEMORY • MODEL • TEACHING

RESUMEN. *Los nuevos exámenes de geografía en el bachillerato, y la distinción entre mapa, esquema y croquis, son coherentes con la lógica misma del aprendizaje de la geografía y del análisis geográfico. La valoración de la memoria y de la identidad de los lugares y territorios, significa ubicar la construcción de « esquemas » en el centro del trabajo, es decir la identificación de formas con respecto a modelos.*

MAPA, COREMÁTICA, ENSEÑANZA, IDENTIDAD, MEMORIA, MODELO

Le baccalauréat offre désormais trois possibilités d'expression en géographie : la composition écrite, l'étude de documents, la réalisation d'un croquis. Pour réussir l'un ou l'autre, mieux vaut avoir quelques connaissances. Celles-ci se fondent au minimum sur des informations localisées et sur des représentations de l'espace soumis à examen. Personne ne voudrait croire que l'on peut apprendre (ou « faire ») de la géographie, pas plus d'ailleurs que de l'histoire, sans quelque effort, « sans peine » malgré les slogans des marchands de soupe. Cet effort, n'en doutons pas, fait partie de la formation générale de l'adolescent ; il dépasse largement son objet immédiat dans la mesure où il est entraîné à l'appréhension de l'espace, à l'intelligence des situations, à la connaissance des voisins, à la réflexion sur les pratiques des sociétés et le devenir de leur écoumène.

Il est donc fondamental, même et surtout dans la perspective limitée de la préparation au baccalauréat, de faire un certain apprentissage des localisations, des configurations, et des logiques qui les tendent et les sous-tendent. Ces localisations et ces configurations relèvent de formes spatiales identifiables. Celles-ci ne tombent nullement du ciel (1) ; l'on peut en comprendre en effet la logique, laquelle vient du travail des sociétés sur un ensemble d'héritages qu'elles ont reçus. Et, si telle forme ou telle localisation peut paraître relever du hasard (on dit mieux : de l'aléatoire), du moins peut-on ainsi la situer.

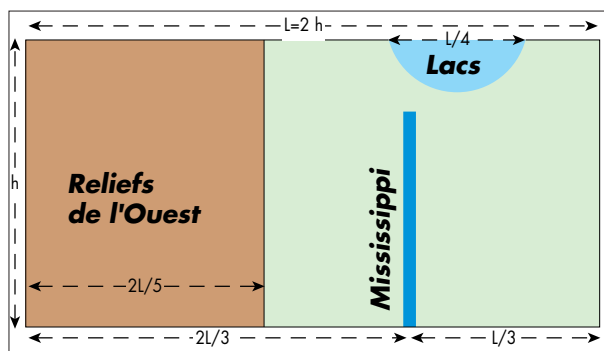
Le travail à faire en géographie me semble, dès lors, ressortir principalement de deux domaines chers aux historiens (entre autres), qui sont la mémoire et l'identité. Mais je vais les prendre ici d'une façon un peu particulière.

Mémoires et apprentissages

Les sociétés ont acquis des mémoires de leurs propres actions, et des mémoires des lieux qu'elles ont façonnés; elles ont même, de surcroît, leurs propres lieux de mémoire. Elles agissent d'après ces mémoires, et sur des « mémoires » au sens qu'emploie F. Durand-Dastès, c'est-à-dire des héritages : ceux de leurs propres œuvres; ceux de la nature, qu'elles ont plus ou moins modifiés; ceux des voisins, qu'elles n'ont pas choisis. Elles en font l'apprentissage, elles s'en arrangent ou les dérangent, elles les changent en se reproduisant. Toute représentation d'un espace géographique fait donc nécessairement état de mémoires, et de transformations. Et comme les temps de ces mémoires et de ces changements ont des ordres de grandeur très différents, il faudrait bien distinguer, jusque dans le travail du candidat, dans l'écriture des compositions, des commentaires ou des légendes, ce qui semble lourd, stable, permanent et ce qui est fluide, nouveau, dynamique. Il faut donc avoir une idée claire des acteurs (et des formes de la société qu'ils composent) et de ces mémoires.

Et donc, sans aucun doute, une mémoire des mémoires, et de leur « négation » qu'apporte le changement. Il n'y pas d'étude sans exercice de la mémoire; mais celui-ci demande des repères. Jadis, les manuels présentaient plus ou moins habilement des images pour retenir la forme du pays, la plus célèbre étant la botte italienne, et des recettes géométriques pour la construction des cartes, telles ces façons de pentagones ou d'hexagones pour dessiner la France. Ce n'était ni tout à fait idiot, ni tout à fait inutile. C'était parfois un peu laborieux, certes; du moins arrivait-on à placer Paris en France. Devant la médiocrité et l'absence évidente de principes dans certaines « simplifications » que nous livrent des ouvrages qui visent à éviter la « peine », et qui ne sont pas mémorisables parce qu'elles ne correspondent ni ne répondent à rien qu'à la paresse, il me semble indispensable d'en revenir à de véritables apprentissages.

La forme du pays fait partie de son identité; la forme d'un réseau, tout autant. Surtout, les grandes masses méritent d'être retenues. Sans aller jusqu'à de trop savants échafaudages, on peut au moins retenir des ordres de grandeur. Par exemple, observer que Moscou est très près de la frontière occidentale de la Russie et très loin de l'orientale, en fait à 1/20 (ou 5 %) de la longueur totale du pays; et que la Russie des reliefs, qui commence à l'Iénisseï, occupe à peu près la moitié de la surface du pays, l'Iénisseï étant sensiblement au



1. De quelques ordres de grandeur dans une représentation « schématique » des États-Unis

milieu. Ou que le Mississippi n'est pas au centre des États-Unis, mais à un tiers seulement du trajet côte Est-côte Ouest; comme Paris à un quart du trajet Nord-Sud de la France – ce qui, entre autres, permet de mieux comprendre certaines dissymétries du peuplement et des activités. Que serait la « conquête de l'Ouest », si c'était celle d'une frange ? En ce sens, et pour mémoriser des excentricités, mieux vaut travailler avec des figures simples, dites « géométriques » (fig. 1), qu'avec des « simplifications » sans principes, des caricatures maladroites et molles de la forme du pays. Mettez les États-Unis dans un rectangle, pour voir. Alors, dans une projection qui ne déforme pas trop, sa longueur devra être le double de sa hauteur; c'est cela d'abord, la forme du pays; ensuite, on pourra toujours ajouter un ergot pour la Floride, une corne pour la Nouvelle-Angleterre... La remarque vaut aussi, bien entendu, pour la taille et la place des grandes villes, des grands ensembles et linéaments, l'Oural, le Rhin ou le Mississippi.

Identité, identifier

L'autre domaine est celui de l'identité des espaces géographiques. Elle se définit et se reconnaît à l'identification d'un certain nombre de formes. Rappelons ici un point clé de l'étymologie : il est frappant que la racine de ces mots, qui se rapportent par essence à des individus, à ce qui les singularise, soit justement et paradoxalement dans la ressemblance; on la retrouve dans *idem*, le même. Le critère d'identité est pris au double sens du mot : j'identifie ceci comme identique à cela. On s'amuse en informatique à écrire des *smileys* « je suis gai » avec les trois signes :-) « je suis triste » avec les trois signes :-(qu'il suffit de regarder en couchant la page pour comprendre; la seule forme de la bouche exprime ces sentiments dans toutes les

langues et toutes les bandes dessinées. L'individu se définit par référence à un « patron » (au sens que le mot conserve en couture et qui a donné *pattern* en anglais), à une règle. Bref, par sa ressemblance à un *modèle*, ou à des modèles. Et même sur une carte d'identité, vous êtes défini par une taille, une couleur d'yeux ou de cheveux, etc., qui sont autant de références, d'étalons auxquels vous ressemblez. C'est également ainsi que procèdent les géologues quand ils identifient une roche, les naturalistes quand ils identifient un insecte, etc. C'est l'abc de toute démarche scientifique.

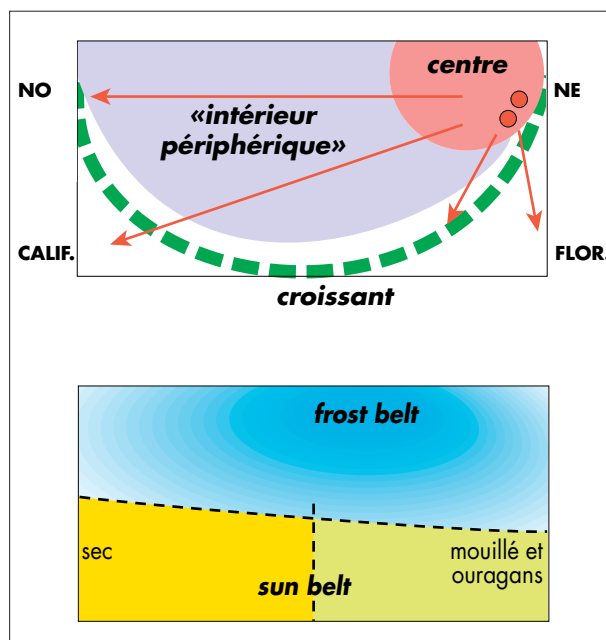
Un espace géographique particulier se définit, de même, par référence à des modèles, auxquels renvoient ses formes et qui permettent de l'étalonner, de le jauger, de le comprendre. Il a une forme de rectangle ou de triangle, il est bordé par un littoral ou une frontière, il a un centre et des périphéries, il est dissymétrique, il est zoné, il comporte un réseau de base en étoile, etc. Tous ces signes d'identité associés composent sa singularité, et leur association, que l'on ne considérera pas comme fortuite, est révélatrice de sa « personnalité » – définit son identité.

Quand on l'a ainsi formellement (morphologiquement) analysé, en identifiant ses formes (ses structures), alors on peut le définir, le comprendre, le mémoriser et le reconnaître. Il est donc fondamental, pour connaître et reconnaître un pays, une région, une ville, voire une distribution géographique, de se livrer à ces identifications, à cette « reconnaissance des formes ».

Celle-ci se fait par comparaison (par identification au sens étymologique). Cela implique que l'on ait fait l'effort de réfléchir à ce qui est en jeu, à ce qui compte visiblement dans l'organisation de l'espace considéré. Et que l'on dispose d'un minimum de culture des formes géographiques. Il existe maintenant, dans la *Géographie Universelle* Belin-Reclus, dans la revue *Mappemonde* et dans de nombreux ouvrages, des collections de formes reconnues, plus ou moins transcrites en modèles, pour que l'entreprise soit possible et féconde en classe, dans tout le cursus des collèges et des lycées. Il va de soi que ce travail peut être difficile, et qu'il vaut mieux éviter de se tromper de modèle (fig. 2), mais on progresse visiblement, jusque dans les copies du baccalauréat.

Carte, schéma, croquis

Les textes officiels, programmes et instructions, font maintenant de façon précise la distinction entre composition, étude



2. Un croissant et une ceinture

On peut être surpris de voir, dans des copies d'élèves et dans des manuels, une *Sun Belt* étatsunienne qui englobe les littoraux extrêmement arrosés et frais du Nord-Ouest et du Nord-Est – ce qui est évidemment absurde. Cela résulte d'une confusion entre deux phénomènes différents, dont l'intersection n'est que partielle. On peut reconnaître d'une part un croissant des hautes technologies, qui en effet englobe Seattle et Boston, et dont la forme tient à une valorisation complexe des littoraux, des espaces neufs, des bas salaires, etc. (par opposition aux vieilles régions industrielles et syndiquées), sous l'autorité du « centre » (IBM est une firme de New York et la Silicon Valley est la fille des commandes du Pentagone) ; ce croissant relève des phénomènes de *gravitation*. Il existe d'autre part des « pays du soleil », d'ailleurs divisés entre un Sud-Ouest sec et un Sud-Est mouillé, qui ont leurs attractions, et même leurs répulsions ; ils forment une « ceinture » au dessin différent, et qui relève d'un processus *zonal*. Les deux sont en interaction, plus ou moins, de la Californie à la Floride, voire à Atlanta, non sans quelques trous. Des manuels ou fascicules, traduisant mal une figure de la *Géographie Universelle*, volume États-Unis-Canada (p. 123), qui montre bien le croissant mais ne le nomme pas *Sun Belt*, ont confondu les deux, comme s'il suffisait qu'il y ait du soleil pour que naissent les avions et prolifèrent les puces (d'ordinateurs), et comme si l'ensoleillement était la caractéristique majeure de Seattle.

de document et réalisation de croquis d'un côté, entre carte, schéma et croquis de l'autre. Admettons-les telles quelles, même si le terme de schéma me paraît mal choisi (2).

Je crois pouvoir avancer que l'articulation de ces objets est des plus claires. Quel que soit l'exercice envisagé, l'étude géographique d'un espace donné (ou d'une distribution, le

blé dans le monde ou les transports pétroliers, ou la population de l'Europe) passe, ou devrait passer, par trois étapes fondamentales.

1. On cherche à s'informer. Pour cela, outre ce que l'on peut lire, *on observe des cartes* (3) : murales, démographiques, topographiques, bioclimatiques, routières, statistiques, etc. On se fait une idée des distributions, et de leurs relations.

2. En vue d'identifier et de comprendre ce qui est en jeu dans ces distributions et ces relations, *on fait des « schémas »*, par référence à des modèles connus. Se limiterait-on à la carte topo pour un strict « commentaire de carte », on repèrera et dessinera la cuesta, ou le polié, ou le bourg, ou le bassin industriel : autant de modèles, en vérité, auxquels on identifie telles formes décelables sur la carte. Travaille-t-on à l'échelle d'un grand pays avec d'autres cartes, on identifiera des axes ou des couloirs, des déserts, des piémonts, des régions déprimées, des mégapoles, etc. Autant de modèles en jeu, et de « schémas » au tableau ou sur la feuille de papier.

3. Ceci compris et mémorisé « pour soi », on peut vouloir ou devoir en *communiquer les résultats*. Alors intervient au baccalauréat soit l'étude de documents, soit la composition, soit le croquis.

- *L'étude de documents* est le produit direct des deux premières étapes, l'une n'ayant pas d'existence sérieusement possible sans l'autre. Outre la « synthèse écrite en 300 mots », il est demandé de « sélectionner, classer et confronter les informations géographiques tirées de l'ensemble des documents et de les regrouper par thèmes » ; rien n'interdit ici de recourir aux schémas d'appui ; ce serait même, en vérité, extrêmement fécond, d'autant plus que les documents soumis « expriment tous des données spatiales clairement identifiables » – et non, par conséquent, un quelconque discours a-spatial.

- *La composition* est un texte ; mais tout ce qui précède peut s'exprimer (plus ou moins laborieusement) par l'écrit. De surcroît, rien n'interdit d'accompagner la composition de quelques « schémas », voire de croquis ; il semble même que ce puisse être apprécié ; parfois, c'est explicitement demandé. Sans idée claire sur les configurations et les formes de l'espace analysé, et mémorisation assortie et ainsi assistée, je doute que l'on puisse rédiger une bonne composition, même totalement littéraire. Il faut bien s'être *représenté* le pays...

- *Le croquis* est une façon très géographique d'exprimer un sujet. Il met en œuvre nécessairement ce que l'on a compris au cours des deux premières étapes. On demande qu'au baccalauréat il soit accompagné d'une légende classée (c'est bien le moins) et d'une « explication » en « quelques phrases », qui est une justification des partis pris. Les autorités ne sont pas allées jusqu'à admettre que le croquis puisse être assorti de « schémas » ; c'est dommage ; il n'en reste pas moins que, si l'étape 2 a été sautée, le croquis sera difficile à faire, et relèvera en effet de l'exercice de mémoire « pure », sans filet.

Au milieu, qu'y a-t-il au milieu ?

La position de l'analyse des formes spatiales ou, si l'on veut, de la pratique des « schémas » ou, si l'on préfère, de la chorématique, me semble parfaitement définie : elle est au centre.

La façon normale d'enseigner de la géographie me paraît assez clairement déductible des textes officiels, dont le vocabulaire est clair, même s'il est un peu timide. Et il n'y en a qu'une, à travers la diversité des exercices proposés : il y faut une étude constante de documents (surtout des cartes), assistée par la reconnaissance de formes à l'aide de « schémas », et susceptible de s'exprimer partiellement par des croquis. Et c'est bien ainsi que, à la fois, l'on apprendra de la géographie, et l'on apprendra à se représenter l'espace, de l'espace et des espaces, ce qui dépasse largement la seule géographie.

(1) Seuls des esprits religieux ont pu imaginer que des « lois de l'espace » autonomes pourraient exister hors des logiques sociales de production de l'espace, ou feindre de confondre analyse spatiale et chamanisme. Pourtant, que de bêtises écrites à ce sujet, dans bien des textes consacrés aux prétendues « écoles » et « querelles » de géographes !

(2) En fait trop prudent et risquant de créer la confusion : il s'agit en vérité de modèles, et non de vagues esquisses. Je comprends que l'Inspection générale emploie des méthodes douces, sinon lénitives, pour ne pas choquer ; mais elle risque ainsi d'encourager le n'importe quoi, la simplification sans méthode, la caricature sans talent. Je prends la liberté d'appeler un chat un chat, modèle un modèle, et tag ces contours brouillons vaguement « simplifiés ».

3) Avec, bien entendu, aussi des textes, des photographies, et des statistiques. Reste que le géographe doit rendre compte fondamentalement des formes du Monde, ou, si l'on préfère, de l'organisation du territoire ; en présence d'un tableau statistique, il cherche d'abord à le transcrire en carte. Sinon, il en resterait à une forme d'épicerie, ou d'économanie superficielle.